

L E S B I A
MAGAZINE



Voix de femmes

Les dessous du festival (2)

Lesbiennes du bout du monde

Vin : mode d'emploi

M 6140 - 157 - 25,00 F





Couverture :
Photo Karine Pelgrims

LESBIA MAGAZINE

Revue lesbienne d'expression, d'information, d'opinion. BP 19, 75521 Paris cedex 11.
Tél. 01 43.48.89.54. Fax 01 43.48.11.79.
Brèves et informations : tél. 01 43 48 10 14.
Lesbia Magazine est membre de l'ILGA (International Lesbian and Gay Association).

Directrice de publication : Jacqueline Julien.
Direction de rédaction : Catherine Gonnard.
Rédaction : Catherine Allex, Françoise Bain, Chantal Bigot, Christine Bouchara, Marie-Josèphe Devillers, Catherine Gonnard, Christèle Lagattu, Geneviève Martorella, Hélène de Monferrand, Jacqueline Pasquier, Patricia Lecoulant, Silvy Dufeu, Amélie Vandenberghe.

Petites Annonces : Christine Moreau, Anne Mey.

Relectures : Paule Martel-Charrière, Françoise Lassagne, Catherine Gonnard, Marie-Christine Gaudrie, Marie Stolinski, Hélène Choquet, Brigitte Marniac, Christine Bouchara, Laurence Engelhard.

Abonnements : Laurence Biez, Michèle Daudin.

Maquette et conception : Yvette Znaménak, Julie Folkard, Josette Mimran, Anne Humbert.

Publicité : Laurence Biez.

Envois : Catherine Allex, Élisabeth Chevallier, Dominique Siauve, Clara Cousse.

Trésorières : Chantal Rapin, Hélène de Monferrand.

Iconographie : Valérie Foulquier et Laurence Engelhard.

Correspondantes Grande-Bretagne : Marion Dupuis, Stella Murphy.

Correspondante Japon : Isabelle Clisson.

Copyright © 1997 - LESBIA MAGAZINE

Toute reproduction, même partielle est soumise à l'autorisation écrite de la direction. Notre fichier est notre propriété exclusive. Il n'est ni consulté, ni prêté, ni loué à qui que ce soit.

Equipe : Ne peuvent se réclamer de LESBIA MAGAZINE que les personnes en possession d'une carte de presse 1996 délivrée par la directrice de la publication.

Photos/Textes : Les photos et les textes envoyés au journal sans réserves sont considérés comme étant libres de tout droit de reproduction de la part de leurs auteures et actrices. LESBIA MAGAZINE ne peut accepter les textes non dactylographiés. Les documents adressés au journal ne sont pas retournés.

Les textes n'engagent que leurs auteures. **Publicité :** LESBIA MAGAZINE ne peut être tenue responsable des violations des règlements concernant les publicités mensongères.

LESBIA MAGAZINE est une revue éditée par LESBIA ASBL. J.O. du 27.11.82.

Dépôt légal à parution.

Numéro de commission paritaire : 65272.

Prix du numéro : 25 F.

Photocomposition : Cicero, 28, rue Basfroi, 75011 Paris.

Impression : Fidgi, 8, passage Victor-Hugo, 93170 Bagnolet.

Distribution : NMPP.

LESBIA MAGAZINE



SOMMAIRE

N° 157 FEVRIER 97

INFOS	Agenda Brèves Brèves d'humœurs	4
VOYAGE	La douleur de l'Inde Au Danemark, des féministes militantes s'arment	16
MOUVEMENT	Certificat de vie commune	19
SPORT	Les rendez-vous sportifs	20
SANTE	Conte d'hiver	21
DÉBATS	Débat érotisme, fermons la parenthèse	22
LA CROQUE-NOTES	Voix de femmes au Moyen Âge	35
MUSIQUE	Où sont les fans?	38
INITIATIVES VIDÉO	Les télévisions de proximité	39
LA PREMIÈRE FOIS	que ma belle-mère m'a reçue	40
GOUDOURMANDISES	Des épatantes vertus du vin	41
LIVRES	Un livre pour donner à voir Quelle lesbienne êtes-vous?	42
COURRIER		45
PETITES ANNONCES		47

L'équipe de Lesbia-Magazine est entièrement bénévole.
Abonnez-vous!

Débat fermons la



Les quelques jouets sexuels présents sur un stand lors du festival de films lesbiens de Cineffable ont provoqué une vague de courrier dont vous avez pu lire une partie le mois dernier. Certaines nous ont reproché de ne pas avoir publié le point de vue de Cineffable, le temps seul en est la cause, l'équipe n'ayant pas eu le temps de l'écrire dans les délais que nous leur avons impartis. Voici donc la deuxième et dernière partie de ce débat sur l'érotisme. Nous ne refusons pas de le reprendre à un autre moment mais nous considérons qu'il ne doit plus prendre le festival comme sujet de controverse car, quant à la présence du stand, tout nous semble avoir été dit. Nous vous proposons d'entamer une réflexion sur l'érotisme dans l'œuvre de Wittig et Cixous avec Catherine Rognon-Ecamot.

érotisme, parenthèse

Heurs et malheurs de Cineffable ou les dessous d'un festival au-dessus de tout soupçon!?

Parce qu'elles ne souhaitent pas entrer dans la polémique, les organisatrices du festival Quand les lesbiennes se font du cinéma ont choisi, pour répondre aux interpellations des unes et des autres, de mettre carte sur table et vous montrer l'envers des décors.

CE 8^e FESTIVAL NOUS A VALU AU-
tant de félicitations que de critiques,
d'encouragements que de dénigrements.

Pour comprendre ce que nous sommes aujourd'hui, rien ne vaut un retour en arrière qui donnera un peu de relief aux grandes options qui, au fil du temps, ont forgé Cineffable.

1992

Visibilité aux premières loges 1992¹. Nous cessons, nous l'équipe des organisatrices, de nous annoncer par nos prénoms (merci à Michèle Larrouy de nous avoir interpellées à ce sujet). Souci de visibilité oblige, nous afficherons toujours nos prénoms et noms (enfin à quelques exceptions près!). Mais au fait, pourquoi les fémi-

nistes, pourquoi les lesbiennes n'auraient-elles pas de nom?

Ce souci de visibilité est entré dans nos esprits, il n'en ressortira plus. Qui dit visibilité dit communication. Nous décidons de rendre le festival ostensible, de l'annoncer comme un événement lesbien, de dire notre fierté, de valoriser sa non-mixité, sa qualité, l'audience toujours plus nombreuse.

Le virage est définitivement pris. Quelles que soient les appréhensions, les peurs des unes et des autres, le festival sera annoncé de radios libres en radios nationales, dans la presse lesbienne, la presse gaie et la presse nationale. Souvenirs attendris en repensant à notre première intervention radio (merci à Denise Brial de nous y avoir aidées).

1993

Le festival ne cessera plus de grandir

1993. Grand débat, le festival devient trop grand, il va falloir quitter le cinéma la Clef², les festivalières arrivent de partout. Certaines pensent qu'il faut bloquer la croissance du festival. En même temps, nous réalisons que cette décision ne nous appartient déjà plus, la dynamique que nous avons enclenchée est irréversible. Le festival est un besoin, il est la propriété de notre public, à nous d'assurer un cadre toujours plus riche et de tenir physiquement, moralement; les coulisses ont parfois un goût de larmes. (Merci à Isabelle Brechet et à Valérie de Salins de nous avoir tant aimées.)

1995

Organisons, c'est fondamental

1995. Cineffable a grossi, l'équipe passe à 40 personnes, la structure s'alourdit alors que nous sommes sollicitées de tous les coins du monde. Faut-il se doter d'un secrétariat permanent (une permanente rémunérée)? Le débat s'engage, c'est une bonne occasion pour réfléchir. Nous rejetterons fi-

nalement l'idée d'une permanente, option qui introduirait un fonctionnement centralisé et des rapports complexes et pas toujours clairs entre employée et employeuses. Comme chacune le sait, s'approprier l'information c'est accaparer le pouvoir. Nous fonctionnerons désormais en réseau : l'information, à son arrivée quel que soit son point d'entrée, est mise en libre service, immédiatement accessible à toutes, grâce au serveur Minitel dont nous nous sommes équipées. Les idées empruntent le même circuit, se complètent, s'enrichissent de tous les coins du réseau. Cette pratique, réellement collective, transformera irrévérablement nos façons de faire. (Merci à Marie Laure Muracciole de nous avoir fait partager ses compétences de miniteliste professionnelle.)

1995. Nous annonçons publiquement la valeur économique réelle de ce festival en chiffrant le travail militant : avec 200 000 F de budget, nous réalisons un festival équivalent à 900 000 F dûment calculés (1 200 000 F aujourd'hui). Nous ne sous-estimerons jamais le travail des unes et des autres, les 17 heures de sous-titrages originaux, les 800 repas servis quotidiennement, les 3 200 heures de travail pendant le festival et les 1 000 postes, pourvus aussi bien par des bénévoles que par l'équipe des organisatrices. Mais à une condition : que ce travail soit de qualité professionnelle.

1995 encore

Continuer à faire confiance aux festivalières

1994-1995. Il est question, à cette époque, de restreindre l'accès à l'équipe par un système de cooptation. Non, nous ne tomberons pas dans la tentation élitiste. Le cap est maintenu, toutes les festivalières sans exception sont invitées à rejoindre l'organisation, nous prêter main forte à leur convenance, pour deux heures ou trois jours, proposer leurs reportages, animer des débats, réaliser l'affiche du festival, montrer leurs œuvres ou tenter un scénario. (Merci à Brigitte Boucheron, Raymonde Gérard qu'on a vues maîtriser vaillamment un clavier d'ordinateur ! Merci à toutes celles qui, du rez-de-chaussée au 4^e étage, se sont activées avec nous.)

Ce que nous découvrons l'année suivante, au festival *Immaginaria* de Bologne en Italie, nous conforte d'ailleurs

dans notre choix. La distance y est grande entre le public et les organisatrices qui portent, courageusement mais seules, tout le festival. La scène se passe dans le nouveau local du festival, tout neuf, tout pimpant, prêté par la municipalité. Après deux jours de festival, les murs blancs sont maculés de taches, traces de semelle et autres horreurs. L'équipe de *Cineffable* qui est sur place, se lance sur-le-champ dans le lessivage, emmenée par Marie-Claire Marcon. Surprise, le public se mobilise, éponges et chiffons s'échangent tandis que Prathiba Parmar apporte les cafés. La distance est abolie, les murs resteront désormais intacts jusqu'à la fin du festival. Pour nous, la leçon est claire, nous avons raison d'associer concrètement les festivalières à la fabrication de cet événement pour que ce festival soit le leur aussi bien que le nôtre.

Autre constat, l'équipe en se renouvelant attire des femmes qui viennent de très loin, sans notions politiques de base, sans connaissance du mouvement féministe, lesbien, féministe-lesbien, rien ; se demandant encore : « non mixte, mais pourquoi non mixte ? ! » Où les retrouve-t-on deux ans plus tard ? À Valence (création de la Coordination Nationale Lesbienne), à Wagram (la fierté lesbienne), à contester radicalement les prises de position gaie.

Nous prenons des risques, il est vrai. (Merci à celle qui, en voulant détourner l'objet du festival et en faire un pur festival gai et lesbien ouvert à tous les publics, nous a obligées à revalider, puis à réaffirmer toutes nos positions et surtout à les expliciter.)

1994-1995-1996

Que d'autres images surgissent !

Soyons claires, la programmation du festival *Quand les lesbiennes se font du cinéma* est le reflet de la production cinématographique des pays occidentaux (versus réalisatrices) caractérisée par une prééminence des films anglo-saxons.

L'équipe du festival s'est efforcée, année après année, de diversifier ses sources avec un gros travail de recherche en direction des pays de l'Est, des pays européens et en particulier des pays latins, qui culturellement ont plus de difficulté avec la production d'images ou le financement de la production d'images. Vous avez, pour la première fois en 1996, vu des vidéos italiennes, une rareté. C'est le résultat de notre travail et de celui de l'équipe d'*Immaginaria* à Bologne.

Ce travail de recherche et de mise à jour de productions rares commence à être reconnu : *Arte* programmera peut être *Who's Counting*. Joëlle Matos à Canal+ visionne en ce moment une série de films projetés lors de notre festival.

Nous souhaitons aussi vous montrer un éventail de tout ce qui traverse ce cinéma-là. Nous vous le montrons, sans vergogne, courageusement, qu'il corresponde à nos idées personnelles ou non, parce que le festival *Quand les lesbiennes se font du cinéma* nous le voyons aussi comme un congrès. Contrairement aux autres festivals, nous ne l'avons pas conçu comme un espace de promotion commerciale des films. On y vient pour réfléchir, pour discuter, se prendre la tête, prendre



parti. Tout ce que nous donnons à voir est objet de débat.

Si les films forts, féministes, politiques vous semblent trop rares, nous sommes d'accord avec vous. C'est une réalité : s'ils sont rares au festival, c'est qu'ils sont rares dans l'absolu. Vos pistes sont, comme chaque année, les bienvenues. À vous d'agir.

Nous n'ignorons pas non plus que bon nombre de films sont produits dans l'idée d'être présentés aux festivals gais et lesbiens (festivals plus gais que lesbiens d'ailleurs). Il en existe maintenant plus d'une cinquantaine. Leur contenu, leur esthétique s'en ressentent souvent. Que vous ne vous y retrouviez pas toujours, c'est l'évidence même. Vous l'avez souvent exprimé dans le livre blanc du festival. Dès 1994, nous nous en sommes inquiétées au point de lancer un concours de scénarios en espérant susciter un autre type de production. Et que dire de la TGTL (Très Grande Télévision Lesbienne) créée en 1995 ? C'est aussi une tentative pour faire émerger des images différentes, ancrées dans notre vie quotidienne, avec l'idée qu'elles puissent un jour être produites par le plus grand nombre (utopie ?).

Mais quand donc nous ferez-vous crédit de toutes ces initiatives ?

1996

L'affluence comme jamais,
on en tremble encore !

1996. Hésitations, le film *Stigmata* qui parle de toutes ces choses qu'on peut s'infliger à soi-même, à son propre corps, nous choque (pour certaines le mot est faible !). Hésitations, retour arrière, on le programme ou on ne le programme pas ? Oui on le programmera, il vaut bien son pesant de questions. Le SELF, association située à Saillans, dont l'une des fondatrices fait aussi partie de l'équipe du festival, demande une table de presse et nous en informe peu de temps avant le festival. Elles présenteront des jouets sexuels, c'est selon elles une vraie démarche, portée par des féministes aux États-Unis. Débat trop bref, nous sommes partagées, mais si ce stand peut conduire à un questionnement sur les pratiques sexuelles, pourquoi pas, d'autant qu'il y aura débat à la clef. De toute façon, un stand n'a jamais fait un festival et pour nous l'urgence est



Valérie Foulquier

Marie-Josèphe Deviller, de l'équipe de Cineffable.

à des milliers de kilomètres de là. Nous sommes en effet très inquiètes et épuisées, le festival en s'enrichissant chaque année de nouvelles facettes - TGTL, sous-titrage, tables de presse, plasticiennes, accueil des réalisatrices, présence de la Coordination Nationale Lesbienne, musique ... - nous force constamment à faire le grand écart en frôlant la déchirure musculaire ou le déséquilibre.

Un mois avant le festival, une séance planning nous trouve dans l'incapacité d'assurer à 100% les postes de travail à pourvoir. On les comblera sur le tas. Le festival démarre, et c'est l'afflux, au-delà de toute prévision. La mort dans l'âme, nous apprenons à refuser des entrées. Des problèmes très graves surgissent à la technique. La fête avec 700 participantes, du jamais vu à l'Espace des Peupliers, met à genoux une partie de l'équipe. L'organisation tanguait d'abord très fort, se raffermi, puis finalement tient le cap. Ouf, on l'a échappé belle ! (Merci à celles qui nous ont épaulées dans ces moments très durs, avec beaucoup de clairvoyance, de générosité et une immense solidarité.)

1997

Le 8^e festival est déjà loin
derrière nous, préparons
maintenant le 9^e festival

La suite, vous la connaissez. On nous montre du doigt. On pointe ce qui choque, le stand du SELF, des erreurs même très vite corrigées par les organisatrices (photos retirées), la programmation que l'on veut réduire à de la provocation porno en faisant fi du point de vue que nous affichons

constamment : montrer un éventail complet de la production du moment et de toutes les idées qui traversent l'univers des lesbiennes parce que c'est une réalité qu'il faut interroger.

Derrière toutes les mises en cause que nous avons lues ou reçues, se profilent cependant quelques interrogations intéressantes : le mouvement lesbien d'essence féministe est-il influencé par le mode de représentation et les pratiques des gais ? En quoi et pourquoi ? Les lesbiennes ont-elles perdu de vue que se revendiquer lesbienne ne se limite pas à une question de choix sexuel mais que c'est aussi un choix politique...

Enfin, Cineffable, c'est d'abord un groupe d'action qui cherche, comme d'autres, et avec d'autres, à rassembler. Rassembler, c'est la première étape avant de construire. À vous de vous lancer dans la construction, sans anathèmes, sans chercher à distribuer les labels et les certificats, sans décourager les initiatives, mais tout simplement en avançant. Ce mouvement, nous en ferons partie. Et nous avons toutes les raisons d'être optimistes avec la création de la Coordination Nationale Lesbienne, l'Euro Lesbienne Pride devant nous et, bien sûr, le 9^e festival. Quand les lesbiennes se font du cinéma, début novembre 1997.

L'équipe de Cineffable ³ ■

1. Avant 1992, le festival était porté par une autre association : Saphonie.
2. De 1992 à 1993, le festival a eu lieu au cinéma la Clef dans le 6^e arrondissement puis à l'Espace Culturel André Malraux au Kremlin Bicêtre de 1994 à 1996.
3. La liste des organisatrices de Cineffable, trop longue à citer ici, figure au catalogue du 8^e festival.

Cineffabléthique

(et
tac)



LE 8^e FESTIVAL QUAND LES LESBIENNES se font du cinéma a été fabuleux, par l'ambiance, par le dynamisme, par la participation des festivalières à la bonne marche du festival pour le plus grand bonheur de (presque) toutes.

Notre festival est un grand événement lesbien annuel. Beaucoup de femmes de province et de l'étranger planifient leurs vacances en fonction du festival. Une Québécoise choisit la Toussaint pour son voyage annuel afin d'y participer avec nous. En bref, plus de 1 700 femmes sont venues cette année et plus de 7 000 entrées aux séances de films ont été enregistrées.

La programmation, avec ses 66 films, tant par sa qualité que par sa variété, a enchanté nombre de femmes (cf. par exemple le compte rendu critique de l'équipe de *Lesbia* en décembre). Les films ne sont pas le reflet de nos idées à nous, mais ils montrent la diversité des regards, et donnent une vue aussi complète que possible des tendances actuelles.

Pour les bien-pensants, l'homosexualité n'est que sexualité perverse. Pour nous, franchement, combien de films « sexes » ou sado-maso peut-on compter dans ce 8^e festival ? de 1 à 4 selon les visions, ça fait quel pourcentage sur 66 ? Doit-on censurer toute réflexion, même provocante, sur la sexualité et en faire un tabou ?

Les films choisis le sont pour leurs qualités cinématographiques, l'intérêt de la recherche des cinéastes. Ce choix ne manque pas de poser des problèmes éthiques à l'équipe de programma-

tion, comme à toutes les femmes de Cineffable, et nous visionnons trois fois plus de films que nous en sélectionnons. Nos choix peuvent être discutables, ils répondent à une déontologie :

Le festival est pour nous un événement de rassemblement : 40 séances de films, sans compter la séance d'inauguration ; convivialité et rencontres à la cafétéria et à la fête ; espace de débats ; TGTL ; plasticiennes ; coordination nationale lesbienne ; stands.

Alors, dans tout ce brassage d'idées et de films, est-ce à nous de décider de ce qui est correct et de ce qui ne l'est pas ? Faire bouger les idées et permettre de débattre de ce qui plaît ou de ce qui choque, n'est-ce pas plus important que de donner des étiquettes ?

Rassembler, non pour consommer des films et des idées politiquement corrects (qui en déciderait ?) mais pour présenter l'étendue des possibles, offrir un espace critique, permettre l'expression des opinions, raccrocher toute l'énergie des festivalières et les associer à cet événement auquel toutes participent : le festival.

Poser des interrogations, montrer qu'il n'y a pas une seule voie, une seule pratique, une seule stratégie, mais qu'il faut pouvoir choisir, c'est aussi un des buts du festival. Choisir un film, ce n'est pas le cautionner mais permettre d'en discuter.

Par exemple, le film *Alicia cada día* présente une femme qui va voir une prostituée, pourquoi ne pas l'accepter et permettre d'en débattre ? Le stand sex-shop du SELF était lui aussi controversé parmi nous, mais comme Jenni-

fer le défendait et l'accompagnait de deux débats, où chacune pourrait exprimer ses opinions, qui aurait pu prendre le droit de l'interdire ?

Faut-il se fermer les yeux sur ce qui risque de déplaire, de poser des problèmes ? *Ce que nous proposons, nous ne le donnons pas n'importe où, nous le donnons pour le critiquer entre nous.* Qui peut se prendre pour Dieu avec le pouvoir de nommer et de condamner : « ce que vous avez choisi, ce n'est pas bien, ce n'est pas les-bien, ce n'est pas "réellement" non-mixte, ou féministe, ou digne de "vraies" féministes, etc. » ? Certes, tout n'était pas parfait au festival : les salles étaient trop pleines, la petite salle manque de confort, une lesbienne a dit que certaines méritaient d'être traitées de « mal baisées », une festivalière s'est permis une plaisanterie raciste, il y avait des godemichés en forme de phallus, les débats ont été houleux, ou frustrants, ou enrichissants, les seuls efforts de certaines ont été pour resquiller, ou détruire des affiches, ou même voler une œuvre d'art, une douzaine d'adhérentes ont rendu leur carte, il y aurait eu plus de bénévoles que ce n'aurait été que mieux. Oui, nous nous sommes souvent senties débordées.

Mais aussi, il y a eu beaucoup de films extraordinaires qu'on ne peut jamais voir ailleurs. Oui ce 8^e festival a été intense, oui la TGTL s'enrichit de nouvelles productions, oui les femmes à la cafétéria se sont surpassées avec 800 repas servis par jour, oui de nombreuses bénévoles ont donné de leur temps et de leur énergie, oui l'exposition et le catalogue des plasticiennes n'avaient jamais été aussi bons, oui le prix des spectatrices a été attribué à un film politique : *Who's counting? Marilyn Waring on Sex, Lies and Economics*. Depuis, ce film, mis en valeur grâce à nous toutes, est demandé dans d'autres festivals et passera peut-être sur la Cinq.

L'équipe de Cineffable n'a pas à être le flic de tout ce qui se dit, se fait, se pense au festival, ni même à être l'arbitre de nos contradictions. Et si c'était à chacune de faire le festival ?

Marie Vendeville
de l'équipe programmation ■

(Article rédigé après la rencontre festivalières-organisatrices du dernier jour du festival, et diverses discussions éthiques au sein de Cineffable.)

À propos de l'éthique Cineffabuleuse

Réflexions nées de la remise en question du groupe Cineffable lors du 8^e festival... et qui n'engagent que moi.

UNE LIGNE DIRECTRICE SÉVÈRE avec des choix politiques, idéologiques affirmés de la part de l'équipe du festival est souhaitée par certaines festivalières et ex-membres de l'équipe.

Selon moi, la peur de l'autre, de l'inconnu/e sous-tend certains discours entendus au festival et lus dans *Lesbia Magazine* de janvier.

Pour nous rassurer, fermons les yeux sur les différences, les questionnements. Est-ce cela que l'on nous demande ?

Refuser les questions de l'autre, ses démons, les horreurs de son vécu, n'est-ce pas ne pas écouter en soi ses propres choses-là ? N'est-ce pas s'étouffer soi-même ?

Le petit article d'Anny Dupré dans *Lesbia* de janvier concernant le débat sur le viol/inceste et plus particulièrement la censure qui a touché le récit d'une femme violée par une autre femme m'a bouleversée, bien que j'aie déjà croisé la même censure lors d'une soirée à la MDF, il y a 4 ans. « L'agresseur n'a pas le bon sexe », dit-elle ; cela dérange, l'assistance n'est pas venue discuter la violence des femmes, il s'agit peut-être d'un autre débat, etc.

Nous savons bien que poser des questions a toujours dérangé (l'histoire fourmille d'exemples de représailles de ce type). S'abriter derrière une philosophie, un principe, des définitions, est peureux et impensable pour une lesbienne qui a conscience de remettre le monde et elle-même en question à chaque (ou presque !) instant.

Il y a danger à avoir peur de l'autre. La curiosité et la connaissance de l'autre sont les seuls antidotes à la peur. Elles entraînent le respect de toutes les vies et expériences. Ce sont aussi les seuls moyens de lutter contre les expressions d'intolérance et de rejet.

Refuser le fascisme n'est pas faire preuve de fascisme à son tour, puisque ce point de vue n'en est pas un. Il est uniquement la négation de l'autre, de son vécu, de son opinion. Il ne propose rien, il exclut. Il ne s'agit pas pour nous de choisir entre être lesbienne féministe ou non, être féministe radicale ou non, être de gauche ou de droite. Nous partageons un état d'esprit, un fonctionnement, non des principes.

Notre rassemblement annuel se fait sur la base d'un intérêt commun et c'est déjà beaucoup ! Interroger, mettre en commun nos expériences, s'enrichir, apprendre, entendre, écouter, nous rencontrer, nous découvrir, nous étonner, inventer, développer une éthique, être au mieux avec toutes nos contradictions, nos désirs, nos angoisses en les regardant en face (les nôtres et celles des autres, qui sont souvent les mêmes en fait).

Concrètement, dans le cas du stand d'objets sexuels tenu par Jennifer et Véronique, du SELF, était posée la question de la position de Cineffable sur ce thème (puisque Jennifer travaille aussi avec nous depuis 3 ans).

Il eût été judicieux d'ôter son badge Cineffable pour le tenir de façon à respecter le principe selon lequel nous ne prenons pas parti pour tout ce que nous montrons, mais d'un autre côté, auriez-vous apprécié que l'on vous prenne pour des « imbéciles » puisque Jennifer est connue de toutes les festivalières ? !

Utiliser les termes pornographie, sexshop, prostitution, semble discutable et manque d'esprit révolutionnaire et de créativité ! Les rapports induits dans ces pratiques, lorsqu'elles sont le fait de lesbiennes, ne peuvent être assimilés à ceux du monde hétérosexuel à domination masculine, ne serait-ce que par le biais du langage.

Mais d'un autre côté, se nommer soi-même gouine, dyke, pédé... ne nous permet-il pas d'exorciser la honte et d'être fier/es de nos choix ? Ainsi, utiliser les termes cités plus haut ne permet-il pas de vivre notre sexualité,

notre érotisme, notre psyché... au grand dam de toute la société, et de nos propres peurs ? À chacune de mettre ses limites, de faire son choix.

Rappelons-nous qu'au festival, nous sommes entre nous, femmes lesbiennes. Nous n'avons pas besoin de nous mettre en scène, de nous défendre de quoi que ce soit, de nous justifier de quoi que ce soit. C'est toute cette diversité de points de vue que souhaite nous permettre le festival.

Nous avons tous les âges, de 18 à 99 ans, nos féminismes sont pluriels, et nos opinions politiques variées. Cela vous étonne-t-«elle» ? !

Il est déjà difficile, et nous sommes fières d'y arriver grâce à vous et votre confiance, de faire un festival de cinéma uniquement lesbien.

Ne trouvez-vous pas cela déjà révolutionnaire ? ! Même si, et surtout ?, parce qu'il ne se dit pas féministe lesbien radical de gauche.

N'est-il pas plus difficile de vivre la pluralité que l'exclusivité ?

Nous avons toutes un passé, sommes situées socio-professionnellement, traînons parfois des séquelles psychologiques, des angoisses métaphysiques, avons des engagements politiques, syndicaux. Les respecter est évidemment difficile, mais les lesbiennes qui travaillent ensemble à Cineffable ont compris qu'elles y trouvaient là une richesse incomparable, et notre fonctionnement (que la plupart d'entre nous découvrent puisque notre société ne fonctionne pas souvent comme cela) décuple l'action et la créativité de chacune, l'esprit d'analyse et l'autonomie de pensée, les capacités d'adaptation, d'échange et de communication.

Que votre/notre colère s'exprime, mais ne se retourne pas contre nous ! Merci à *Lesbia Magazine* d'avoir permis ce débat indispensable.

Lettre de Jennifer Gay et Véronique Sourisseau

COMME NOUS L'AVONS DIT LORS du débat « Objets/Pratiques/Identités », le projet du stand est né d'une envie de continuer une discussion forte et profonde qui a commencé au 7^e festival lors du débat sur la pornographie. Le stand était présent pour alimenter le débat. En ça, il a été une grande réussite.

Mais sa réussite a été plus large encore. Nous avons tenu le stand toutes les deux, avec l'aide de quelques amies. Nous avons vu passer une quantité incroyable de femmes, et sur le nombre, nous pouvons compter sur deux de nos quatre mains celles qui nous ont fait connaître leur désaccord. En fait, les réactions ont été très positives – curieuses, enthousiastes, soulagées, enjouées, et nous en sommes heureuses.

Nous sommes toutes d'âge, de classe, de race, de pays et d'expérience différents. Certaines questions/problèmes/luttes concernent les unes plus que les autres. De tous les débats qui ont lieu dans nos communautés, nous choisissons ceux qui nous apportent le plus, ceux auxquels nous pouvons apporter quelque chose. Les autres, on les laisse aux autres. Lucette Cysique a parlé pour beaucoup lors du débat, en disant qu'elle en avait assez des femmes qui viennent systématiquement aux débats frôlant la sexualité pour empêcher que les discussions aillent dans un sens qu'elles n'approuvent pas. C'est pour ça que la salle a applaudi quand elle a parlé.

Cela nous amène à quelque chose de bien plus important : la question du respect à l'intérieur de la communauté lesbienne. Nous refusons de nous engager dans cette comptabilité de nos années de militantisme comme preuve de notre féminisme ou de notre lesbianisme. Nous refusons de croire que les femmes avec qui nous ne sommes pas d'accord ne sont pas des féministes et sont l'ennemi. Nous refusons de nous livrer à des batailles contre d'autres femmes. Nous ne souhaitons plus entendre d'autres lesbiennes nous accu-

ser de n'être ni lesbiennes, ni féministes, ni militantes, ni réfléchies, etc. Comme Marilyn Waring dit à la fin du film *Who's Counting* : « Tout comme il n'y a pas une seule voie pour le féminisme, il n'y a pas une tactique politique, ni une seule stratégie politique. Elles sont aussi nombreuses et variées que peut l'être notre imagination, une fois que nous avons vu que le roi est nu. »

Les femmes qui ont trouvé notre initiative intéressante et importante sont suffisamment nombreuses pour nous confirmer que nous ne nous sommes pas trompées. Des questions fondamentales sont liées à notre sexualité, et elles méritent leur place dans notre communauté. Nous n'acceptons pas non plus que notre sexualité soit définie par d'autres – hommes ou femmes. En tant que femmes adultes, nous sommes capables d'aborder des questions parfois compliquées, douloureuses, pas très claires, intimes, houleuses. Ces discussions-là nous mènent et nous mèneront à une meilleure compréhension de bien des questions :

– Comment constituons-nous notre communauté ? Par épreuve politique, par identité sexuelle ? Par un mélange des deux ?

– Quels sont les enjeux de classe, d'éducation, de pouvoir dans cette définition ?

– Quel est le rôle de l'oppression de la sexualité ? Comment cette oppression s'exprime-t-elle ?

– Comment gérer les différences fondamentales entre des questions qui se posent à l'intérieur de notre communauté (pratiques sexuelles entre femmes) et à l'extérieur de celle-ci (exploitation sexuelle des femmes par les hommes) ?

– Comment parler honnêtement et en confiance les unes avec les autres des choses qui nous dérangent et nous font peur – dont on a envie, qu'on fait, qu'on ne comprend pas ?

Ces questions ne sont pas nouvelles, mais elles sont toujours d'actualité – parce que des femmes se posent des questions ; parce que les réponses que nous avons trouvées il y a 5/10/15/50/100 ans ne sont plus assez justes ; parce que nos expériences individuelles évoluent, et que nous avons besoin de comprendre avec d'autres lesbiennes.

C'était notre but de continuer à aborder ces questions ensemble, dans le plus grand respect, écoute, confiance et intégrité possibles. Nous continuons dans ce sens. Que les femmes qui souhaitent participer dans cet esprit le fassent, et que les autres n'entravent pas le chemin.

**Jennifer Gay et
Véronique Sourisseau ■**



«Il est interdit d'interdire»

IL Y A AUTANT DE DIVERSITÉ PARMILLES lesbiennes que parmi toutes les espèces animales, végétales, et c'est une richesse qu'il nous faudrait préserver.

Ce festival a eu 8 ans cette année (l'âge de l'Œdipe), 4 ans avec cette nouvelle équipe que je trouve très efficace et en prise avec son époque.

J'ai été tour à tour festivalière et militante à un stand de communication (en 93 - en 96) et les articles m'inspirent les réflexions suivantes :

Cette équipe de Cineffable s'est donné les moyens de sortir les images lesbiennes du misérabilisme où elles croupissaient. De plus, il est unique en Europe, de même que celui de Créteil (19 ans cette année) est unique au monde. Alors, en quoi cette réussite dérange-t-elle certaines ?

Des objets sexuels ont été sur un stand. Des objets à forme phallique calqués sur les sexes des hommes, pire, des lesbiennes s'en serviraient : alors là, c'en est trop !

Ces réactions pudibondes et hypocrites sont consternantes. L'amalgame entre les barbaries contre les femmes (viols, incestes, mutilations sexuelles) et la recherche du plaisir lesbien est d'une bêtise crasse et le fruit d'un raisonnement simpliste affligeant. J'ai assisté au débat sur la sexualité. C'était ouvert, non polémique. Toutes les interventions étaient à-propos. Jennifer et Souricette ont été des animatrices à la hauteur du sujet et du festival. Les polémiques lancées autour de ce stand sont porteuses d'un problème de fond qui n'est pas nouveau. Ces empêchements de jouer en rond, en large et en travers ont un discours qui sent le totalitarisme, l'intolérance et un certain ordre moral proche des intégrismes de tout poil.

La position politique anti-institutionnelle systématique est propre à toute position radicale et ne fait rien avancer : elle fige les libertés.

Les acquis féministes des années 70 doivent être défendus encore et toujours. Nous avons un devoir de mémoire vis-à-vis de nos aînées et de transmission vis-à-vis des jeunes.

Les lesbiennes sont sans doute bien placées pour repérer les retours en ar-

rière concernant les droits des femmes car elles se passent de «phallus» et jouissent entre elles. Créer notre identité de femme et de citoyenne est une urgence quotidienne.

Pour ce qui concerne notre débat, ces «ringardes» de 68 (dont je suis) ont vécu une jeunesse sans crainte du sida ni du chômage.

De nos jours, les jeunes lesbiennes n'ont pas les mêmes avantages : faire l'amour comporte des risques, être autonome économiquement n'est pas évident.

Alors, qu'il existe des digues dentaires, des godemichés pour jouir et

s'amuser avec son amante, pourquoi pas ?

Notre imaginaire est suffisamment riche pour créer et inventer toujours des jouissances encore plus intenses.

Le godemiché protège du sida (Ndlr : à condition de le recouvrir d'un préservatif) tandis que les pensées totalitaires et uniques ne protègent pas du pire des intégrismes et du politiquement correct.

«God save the gouines»

Denise Brial

**Présidente association Atalante
Militante féministe
et jouisseuse polymorphe**



ان شاء الله تعالى
مع إمارة أبوظبي
مناهضة التمييز
السياسي الذي يستعمل
كل منة وبيع
كل منة وبيع
بالبها.

DEUX
FEMMES
UTILISENT
UN GODE

Cette pratique ne transmet pas le virus du sida parce qu'elles mettent un nouveau préservatif sur le gode pour chaque pénétration et pour chaque partenaire. Pour plus de confort, elles utilisent un lubrifiant à base d'eau qui n'altère pas le préservatif.



L:2
→

Act-Up Paris

Festival Cineffable

Débats: vision positive

JE NE VIENS PAS AU FESTIVAL POUR voir *uniquement* des films sur la sexualité lesbienne, mais j'y viens aussi pour en voir. Merci de votre tolérance les filles!

Si l'équipe de Cineffable vous écoute, j'irai (nous irons) les voir où?

C'est justement le fait que ce soit un festival lesbien, avec un public lesbien, qui me donne envie de voir ce genre de films. Et, lorsqu'ils me déplaisent ou me mettent mal à l'aise, au lieu de me boucher les yeux et les oreilles, j'essaie de comprendre pourquoi et d'en discuter avec des copines. Il me semble que c'est plus sain que d'appeler à la censure!

À vous lire, l'objectif et la principale mission du festival serait le sexe. Seriez-vous obsédées par hasard? Moi, j'ai vu tellement d'autres films

parlant de tant de choses de la vie lesbienne, que je me demande si vous n'êtes venues que pour le sexe, quitte ensuite à crier que vous ne voulez pas voir «ça»! Je remercie chaleureusement Véronique et Jennifer de Cineffable de leur courage et de leur réalisme. Oui la sexualité lesbienne est multiple, avec ou sans gode. Comme c'est difficile d'en parler! Depuis que les débats sur la sexualité existent au festival, la parole progresse bien lentement. C'est peut-être de ce constat qu'est venue l'idée de faire de la provocation avec ce stand. Eh bien bravo! Continuez!

Et ce n'est pas la présence de quelques formes allongées en caoutchouc rose, vert ou jaune fluo qui remettent en cause tous vos combats féministes, ô combien respectables et toujours d'ac-

tualité, auxquels j'adhère entièrement. Mais, j'ai le droit d'avoir envie d'utiliser un gode et j'aimerais mieux l'acheter à des filles qui l'ont fabriqué et commercialisé pour moi que d'aller dans un sex-shop hétéro où vous voulez me renvoyer.

Et si les jeux dits «SM» me permettent d'avoir toujours une relation sexuelle heureuse depuis 20 ans avec ma compagne? Une relation fondée sur l'amour, le respect et le plaisir. Pas question de confondre les envies sexuelles et la vie quotidienne. La relation maître-esclave, c'est pour celles qui oublient de jouer. Les autres se portent bien, merci!

Ce n'est pas cela qui m'empêche d'avoir une vision féministe, mais que votre intolérance me fait peur!

Michèle A. ■



JE TROUVE DOMMAGE DE CLORE LE débat à ce numéro de *Lesbia Magazine* car, une fois passées les réactions «à chaud», ce débat pourrait peut-être déboucher sur une réflexion constructive sur la sexualité lesbienne. Bien sûr, on peut dire que cela a déjà été fait mais il semble qu'à ce jour nous ayons le choix entre l'héritage féministe des années 70, fondamental mais trop théorique et mal compris par les jeunes générations, et la pseudo modernité «queer», sous-tendue par une idéologie réactionnaire, qui veut nous imposer des modèles dans lesquels nous ne nous reconnaissons pas ou qui ne concernent qu'une minorité d'entre nous. (Personnellement, ce ne sont pas tant les objets en question qui posent problème, que les textes ahurissants qui vantent ces produits dans les catalogues qui les accompagnent!) Plutôt que de définir – en réaction –

notre sexualité par ce qu'elle n'est pas, il me semble important de prendre ou de reprendre la parole (et la plume ou tout autre outil) pour décrire, analyser inlassablement et sous des formes multiples (comme ne s'en privent pas les hétéros) nos désirs, nos fantasmes (pas politiquement corrects), nos pratiques et aussi nos renoncements, nos difficultés à les vivre, pour montrer comment nous avons intériorisé les interdits. En général, cela est fait de façon allusive, métaphorique ou fragmentaire, on suggère plus qu'on ne donne à voir, peut être par peur de basculer dans l'obscénité ou la pornographie à l'usage des voyeurs/voyeuses hétéros. Il existe une sorte de pruderie ou de puritanisme lesbien qui fait que nous n'osons pas nous étendre longuement sur la question.

Cette absence ou cette rareté de parole renforce selon moi notre invisibilité et le préjugé toujours bien ancré

que nous n'avons qu'une forme de sexualité mineure, incomplète ou infantile et sans conséquences.

Ne laissons plus les autres nous décrire et nous mettre en scène pour mieux nous marginaliser ou exploiter le marché que nous constituons pour eux.

Il n'est pas question de renier les apports du féminisme mais il appartient aux lesbiennes d'aujourd'hui de s'affirmer davantage en tant que personnes sexuées (sans pour autant caricaturer les hétéros et les gais). Il nous faut des enquêtes, des livres, des films qui aillent encore plus loin que ceux qui existent déjà, afin que deux femmes ensemble soient vraiment perçues un jour socialement comme un couple à part entière et que les lesbiennes se retrouvent – pour leur plaisir et par nécessité – dans les images d'elles-mêmes qui leur sont proposées.

Suzanne Fabre ■

À propos du sexshop du festival

POUR NOUS, UNE LESBIENNE utilisant un jouet sexuel qui est une réplique de pénis, se nie elle-même en tant que femme et en tant que lesbienne capable de donner du plaisir et de l'amour à une autre femme. Ce n'est pas une pratique lesbienne, mais un parasitage venu du patriarcat, puisqu'il y a une représentation fidèle d'un pénis, organe de l'homme considéré comme l'instrument indispensable et adéquat. Cela exprime l'idée d'une présence masculine, c'est une pratique bisexuelle, hétérosexiste que ses adeptes n'ont pas le droit d'appeler lesbienne. En outre, contrairement à tout ce que dit le matraquage hétérosocial, nous n'avons guère besoin de ces pénis ô combien superflus et désagréables, au propre comme au figuré. Nous pouvons nous interpénétrer si nous en avons l'envie, et nous aimer de multiples façons, avec nos moyens et nos dons de lesbiennes, libres de ces chaînes-là. Un peu d'imagination hors de ces modèles hétéros envahissants qui veulent nous faire croire que nous sommes handicapées si nous nous passons de sexe masculin (lequel semble représenter tout le sexe!).

La « pénétrance » peut être toucher subtil et passer dans un regard, une atmosphère, le geste d'un doigt, des doigts qui sentent les vibrations de l'autre de manière très intime. Pour celles qui veulent se servir d'objets, il nous semble qu'il existe une infinité de formes et de matières, pénétrantes ou non, qui ne sont pas des répliques de pénis. Alors, pourquoi ces images, nées de l'industrie des hommes, qui n'ont rien à faire chez les lesbiennes ? À celles qui disent que l'on est coincées du c..., si l'on ne veut pas se laisser imposer les godemichés ringards dont elles voudraient lancer la mode, nous répondons qu'elles manquent singulièrement d'imagination et de cœur. Elles semblent colonisées par la culture mâle qui leur commande d'exciser mentalement les autres femmes ; le mot « coincée » est un argument de phallocrate.

Cette offensive du patriarcat en milieu lesbien vient peut-être des bisexuelles et/ou de lesbiennes lourdement conditionnées qui veulent reproduire des schémas hétéros dans leurs relations. Nous ne voulons pas être assimilées à cela, et nous en avons assez de cette récupération. Un espace lesbien n'est plus lesbien quand il accueille un stand de bites. C'est la même chose pour le *Guide lesbien* (si les auteures de ce dernier sont pour une diversité incluant les pratiques bisexuelles, hétéros et la culture patriarcale, qu'elles annoncent la couleur clairement dans le titre, ce sera plus honnête...). Nous sommes d'accord avec Florence et Raymonde G., elles ont eu raison de protester (ainsi que les autres). Nous avons écouté une émission de radio, il y a quelques temps où une journaliste di-

sait à propos des lesbiennes « celles-là, il leur manque un morceau... ». Rires gras des hommes participant à la discussion. Celles qui reprennent la culture phallique à leur compte (et la confondent avec une expression lesbienne) nous trahissent et donnent de l'eau au moulin hétérosexiste, système d'oppression misogyne.

La sexualité vraiment lesbienne on n'en parle pas, les sentiments, les émotions non plus, le sexe féminin coquillage merveilleux est gommé, invisible. Nos corps et nos esprits ne sont pas à séparer et nous ne devrions pas être ravallées à l'état d'objets de consommation, comme dans la culture mâle qui mutilé les femmes. En tant que lesbiennes nous ne nous reconnaissons pas dans cela et nous voulions le dire.

Geneviève F. et Yvette B. ■



Écrire notre érotisme

ESSAYONS DE NE PAS CONFondre pratiques et représentations. Les pratiques sexuelles entre adultes consentantes, comment les condamner sans tomber dans le discours inquisiteur dont les lettres publiées dans le numéro de décembre nous ont donné encore une fois quelques exemples affligeants? Comment ne pas voir que ces pratiques sont rarement exemptes de tout conditionnement hétérosexuel, qu'elles le sont d'autant plus difficilement que le cinéma, la littérature ne nous offrent aucune alternative à l'hétérosexualité? Nos phantasmes sont pauvres tant que le sont nos moyens de rêver notre sexualité. Quant à cette confusion entre art et réalité, qui étouffe notre perception d'une œuvre sous un fatras de considérations complètement étrangères à la création – dont la matière n'est pas la réalité – dommage que Proust, Stein, Robbe-Grillet, Wittig et tant d'autres ne nous en aient pas encore tout à fait débarrassés.

Donc, et tout d'abord, merci aux lesbiennes de Cineffable qui, en nous proposant des images nombreuses et contrastées de lesbiennes qui font l'amour et bien d'autres choses mais quand même l'amour, nous donnent la chance inouïe d'abreuver nos phantasmes à des sources plus authentiques, qui réalisent le seul acte réellement politique dont un festival de films ait à se soucier, à savoir intégrer le lesbianisme comme thème d'une réflexion sur la création cinématographique antérieure, et faire triompher un point de vue lesbien et dont enfin, le remarquable travail d'équipe, qui est le secret de leur réussite, prouve avec éclat que l'idéologie du dominant-dominé n'est pas leur tasse de thé!

Il est vrai pourtant que tenter de représenter son plaisir, son désir est un véritable défi pour une femme, les mots manquent et les pièges de la pensée dominante habitent notre propre langue. J'ai donc eu envie de parler de deux grandes réussites littéraires: *Le Corps lesbien*¹ de Monique Wittig et *Souffles*² d'Hélène Cixous.

Car Monique Wittig, Hélène Cixous,

deux «féministes» – même si l'une et l'autre ont fait part de leurs réticences à l'endroit de ce terme –, deux grands écrivains de langue française, qui ont par rapport à la différence sexuelle des discours certes divergents mais toujours polémiques, toujours hostiles à la sexualité traditionnelle, ont écrit à quelques années d'intervalle chacune un texte: un roman, un long poème dont le thème prédominant est l'érotisme.

Ce que je voudrais essayer de prouver ici, c'est que la force extraordinaire de ces deux textes tient d'abord à un choix esthétique, à un travail de la langue, à une écriture, en somme.

Souffles et *Le Corps lesbien* sont des textes prolixes et morcelés. Chaque fragment du *Corps lesbien* comporte une mince intrigue, il s'agit d'une rencontre entre les deux amantes, d'une scène d'amour, instant d'extase, de joie ou de douleur dont l'évocation n'excède pas une page. Rien ne permet, dans ce texte au présent, d'ordonner chronologiquement les différents moments de la relation amoureuse, pas plus que de décider s'il s'agit de scènes singulières ou itératives.

Souffles pour sa part, propose des divisions plus larges et moins nettes, mais la fusion du rêve et du souvenir, la superposition entre un fantastique bouillonnant et un réalisme cru que souligne le registre obscène, la répétition enfin de scènes presque identiques ne cessent de briser le fil de la narration.

Ces fragments éclatés sont encore interrompus dans *Souffles* par des passages notés en italique qui portent le titre de «Nouvelle Genèse», et dans *Le Corps lesbien* par une longue énumération des parties et sécrétions du corps, imprimée en caractères gras.

Ce n'est donc pas la trame narrative qui assure la cohérence de ces deux textes mais plutôt la permanence d'une instance énonciatrice, sujet toujours mis à l'épreuve, typologiquement scindé dans *Le Corps lesbien* et, dans l'une et l'autre œuvre, balbutiant, et se confondant assez avec l'«Autre» pour réénoncer des phrases ailleurs déjà dites; sujet identifié à un personnage féminin

toujours anonyme qui ne cesse de se métamorphoser, dont les interlocuteurs, nombreux dans *Souffles*, ne sont pas toujours identifiables, dont l'interlocutrice privilégiée, dans *Le Corps lesbien*, reste farouchement sans nom: «m/a très innommable, pas une fois j/e te le jure bien j/e ne dirai ton nom», p.44.

Ce qui, au-delà de ce sujet qui assigne à l'écriture la fonction de le faire naître, confère une cohérence au texte de Wittig et à celui de Cixous, c'est la récurrence de certains thèmes: la dévoration et la perforation, la fragmentation et la reconstitution, la métamorphose enfin dans *Le Corps lesbien*, la naissance et la mort, la maternité et la gemellité, puis la métamorphose aussi dans *Souffles*. C'est encore l'évocation réitérée de certains personnages mythologiques: toute la famille des Atride dans le roman d'Hélène Cixous – Electre et sa mère rebaptisée Flytemnestre en particulier –; les dieux de l'Olympe ou Isis et Osiris dans *Le Corps lesbien*; Orphée et Euridyce, figures du passage de la vie à la mort par la poésie, dans les deux œuvres. Un dernier élément cohésif des fragments de l'une et l'autre œuvre est la répétition de bribes de phrases, de noms aussi qui, refrains capricieux, ressurgissent au fil de l'écriture.

Alors que la trame narrative infime se fragmente et se repète sans disparaître pourtant, les échos phoniques et sémantiques sont autant de liens d'un fragment à l'autre qui confèrent une unité à l'ensemble, or il s'agit d'éléments cohésifs propres à la poésie. Ainsi en va-t-il des noms de Sappho dans *Le Corps lesbien* et de Genêt dans *Souffles*. Les noms de ces deux écrivains si souvent répétés qu'on tend à les lire comme hommages et signes d'une filiation revendiquée, font partie de ces refrains qui confèrent à *Souffles* et au *Corps lesbien* une cohérence plus apparentable à celle d'un poème qu'à celle d'un roman. Dans le texte de Wittig qui, nouvel évangile, scande ses «ainsi soit-il», le nom de la poétesse de Lesbos est souvent associé à ces formules incantatoires quoique espiègles:

« gloire à Sappho dans les siècles des siècles ainsi soit-il », p. 108.

« gloire à Sappho dans les siècles des siècles », p. 132.

C'est de cette façon que le nom de « Sappho » résonne tout au long de l'œuvre; non pas comme celui d'un personnage actant, mais à la manière d'une antenne qui dissout la linéarité de la lecture.

Le travail que fait Cixous à partir de « Jean Genêt » est différent. Le nom de l'écrivain se trouve disséminé dans le texte sous différentes formes: « Jean Genêt », « Jenais », « Je nais », « Je n'est », « J'en nais »... ou encore « Genèse » qui se lit comme un féminin irrégulier de Genêt. L'homophonie souligne sur un mode ludique, une homologie profonde: Genêt, le voleur amoureux des garçons, salué dans « Le Rire de la Méduse » comme un de ces rares hommes qui n'a pas craint d'explorer le continent noir –

« le continent n'est pas d'un noir impénétrable. J'y suis souvent allée. J'y ai rencontré avec joie Jean Genêt. (...) Il y a des hommes (si peu) qui n'ont pas peur de la féminité », p.47.

est dans le texte celui par qui « je » peut naître, « je » qui n'est pas tout à fait. Pour le dire en termes plus techniques, il y a véritablement ici, « projection de l'axe paradigmatique sur l'axe syntagmatique »⁴.

Par la récurrence presque obsessionnelle de certains motifs, par la prédominance de la fonction émotive, par les torsions qu'ils imposent au code linguistique, *Souffles* et *Le Corps lesbien* relèvent de la poésie et ressemblent

plus aux textes érotiques écrits par des hommes, à la même époque, dans les années 70, à *Recidive* de Tony Duvert ou à *Eden Eden* de Guyotat, qu'à *Vénus Eroticas*⁵ et *Histoire d'O*⁶ écrits respectivement en 1940 et 1954 par des femmes. C'est une ressemblance que les critiques littéraires n'ont pas manqué de souligner: Jacqueline Piatier compare le texte érotique de Wittig à ceux de Guyotat⁷, Jean-François Josselin évoque pour sa part Duvert et Guyotat⁸.

Ces comparaisons montrent bien qu'on ne saurait isoler deux œuvres qui entretiennent un rapport dialogique constant avec les œuvres du passé certes, mais aussi avec celles qui leur sont contemporaines et avec lesquelles elles font apparaître des familiarités profondes.

Ce qui est tout à fait étonnant dans ces deux textes n'est pas que Wittig et Cixous brisent la linéarité d'un récit à l'intrigue infime, et bouleversent les genres littéraires, ou même privilégient la fonction métalinguistique, l'écriture devenant élément de la fiction. C'est qu'en leur sein, cette pratique de l'écriture, très largement héritière du Nouveau Roman et de la Nouvelle Critique, favorise l'émergence d'un signifié révolutionnaire, je veux dire jamais-encore-nommé.

Les romans érotiques plus anciens, écrits par des femmes, plus souvent qu'on a voulu le croire et surtout plus souvent qu'il ne leur a été possible de le reconnaître, imaginent des situations érotiques sans vraiment traduire le désir et le plaisir des femmes. *Histoire*

d'O marque une étape dans l'écriture érotique féminine parce qu'il est ouvertement signé par une femme. C'est ce que souligne Béatrice Didier dans *L'Écriture-femme*⁹:

« Éclatant, le cas d'*Histoire d'O* et de *Pauline Réage*. Un des plus grands textes érotiques de notre littérature est écrit par une femme », p. 23.

Il est vrai que « Pauline Réage » est un pseudonyme, mais il ne camoufle pas la féminité de l'auteur, et que l'on ait tenté d'attribuer à un homme, à Paulhan, la paternité de ce roman ne fait que montrer l'importance de cette signature délibérément féminine d'une œuvre érotique.

Mais *Histoire d'O* est un roman et pourrait difficilement laisser place à l'expression des sensations sans renoncer à cette forme romanesque. On a souvent dit et parfois écrit qu'*Histoire d'O*, en vantant les délices de l'esclavage, légitimait l'aliénation des femmes et même les sévices corporels dont elles sont effectivement victimes. Erika Ostrovsky dans la thèse qu'elle a consacrée à l'œuvre de Wittig¹⁰ s'étonne que Raymond Jean ait pu parler au sujet des *Guérillères*, d'une « nouvelle histoire d'O »¹¹,

« et ceci en dépit du fait bien connu que ce célèbre roman pornographique dépeint des femmes totalement soumises, dans un rôle exclusivement masochiste », p. 41.

Mais imaginons que le roman de Dominique Aury alias Pauline Réage ait tenté une réelle description des sensations éprouvées par O, de sa jouissance physique plutôt que cérébrale, je ne suis pas sûre que l'on eût eu alors, la même impression si souvent énoncée par les féministes, que rien dans ce texte ne menaçait le tissu social, l'équilibre déséquilibré des rapports entre les sexes, le personnage féminin fût-il aussi masochiste qu'il l'est dans le texte que je n'ai pas rêvé. Je pense à ce que dit Cixous dans « Le Rire de la Méduse »³:

« Les vrais textes de femmes avec des sexes de femmes, ça ne leur fait pas plaisir, ça leur fait peur; ça les écœure », p. 40.

L'exemple que donne *Sita*¹² de Kate Millett est sans doute plus probant que celui d'*Histoire d'O*, car Millett y raconte une relation entre deux femmes, et quant à son point de vue féministe, il est difficile d'en douter. Or ce qui se dit de la relation sexuelle entre les deux



Josette Mimram

amantes n'échappe pas au modèle traditionnel du vautour et de la proie bienheureuse :

« Je n'avais jamais été baisée par une femme, durement comme par un homme. (...) si elle pouvait baisersi durement, être à ce point féroce, c'était grâce à sa tendresse », p. 27.

Au moment d'évoquer la jouissance, l'écrivain, qui s'est enfermée dans le genre narratif de l'autobiographie, s'y trouve à l'étroit, les mots qui viennent sont des clichés, c'est vrai.

Cixous et Wittig, en revanche, disent ou inventent le plaisir non-masculin

jusque-là privé de mots ; elles évoquent avec une minutie inhabituelle les réactions du corps :

– le « sexe mordillé qui crève de joie et ruisselle », S. p. 21 ;

– le doigt que l'anus étreint : « Maintenu ici en vue du Grand Anneau, le viser, y introduire imperceptible ce doigt, évanoui, un regard jouir à tourner de l'œil, quoi de plus fort... que ce sphincter ? Cette douceur ! », S. p. 70 ;

– « ton sang sur l'envers de tes cuisses le long de ta vulve entre tes nymphes dans les parois accolées de ton vagin », Le C.L. p. 61 ;

Nous avons reçu aussi ce courrier à propos du film passé au festival de films de Cineffable

Je voulais simplement réagir à propos du film *Sortie de bain*. Ayant rencontré Florence Henrard, la réalisatrice du film, lors du festival des Rencontres Henri Langlois de Poitiers (festival où le même *Sortie de bain* a reçu le prix du public l'an passé), je lui ai fait part de mon opinion sur son film - opinion qui rejoint celle de Nicole, exposée dans le dernier *Lesbia Magazine*. Et donc, Florence Henrard m'a répondu que pour elle, son film n'avait aucune prétention de dénonciation de quoi que ce soit, qu'il était fait « comme ça », « pour rire ». Elle était très étonnée de l'analyse qui a pu en être faite par certaines femmes, à savoir que la petite fille du film était abandonnée aux bras d'un père haletant. Pour elle, le viol par inceste (qui pour nous va suivre) ne peut avoir lieu parce que la petite fille a un fort caractère. Pour combien de petites filles le « fort caractère » n'a-t-il pas été suffisant face à leur(s) bourreau(x) ?

Pour Florence Henrard, son film est seulement léger, rigolo, elle ne veut surtout pas qu'on voit le mal (le mâle ?!) partout. Décevant, non ?

De plus, elle ne savait absolument pas que son film était passé au Festival de films lesbiens et encore moins qu'elle en avait eu le prix. Vraiment dommage, non ?

Elle a fait un autre film *Lili et le Loup* qui lui, est réellement un conte enfantine. Il passera sur Canal + dans les mois à venir parce qu'acheté par cette chaîne pendant le festival de Poitiers.

Esther ■

Au CEL, à Marseille

Habituellement, on ne rigole pas jaune chez nous, le petit jaune c'est autre chose...

Mais la transpiration nous monte lorsque vous estimez qu'en primant le court métrage *Sortie de bain* durant le 8^e Festival du film lesbien, nous avons commis un affreux « contresens ».

Nous l'avons trouvé humoristique et plein de révolte. Pas vous, OK. De là à dire ou laisser dire que nous n'avons pas tout compris!!!

Qu'il y ait des avis différents, d'accord, mais pas des jugements de valeur. Merci pour le respect d'autrui. Ah! les mots, les mots.

Sans rancune.

P.S. : Florence Henrard, voici bientôt 3 mois que nous cherchons vainement à te contacter pour te remettre le prix du CEL. Peux-tu nous communiquer au plus vite tes coordonnées ? Merci.

Le CEL ■

Loin, loin de moi tout « jugement de valeur », et si je vous ai moindrement froissées, je me couvre le front de cendres et... sel. Aucun mépris ni condescendance, je n'ai donné que **mon** avis (dois-je préciser « personnel » – cf. L.B. n° 156, pp. 23 et 27), et n'ai, en rien, engagé *Lesbia Magazine*... Dans tous les cas, je persiste et signe (malgré également les dires de la réalisatrice). Allez, tchin! avec tout mon respect et sans rancune.

Christine Bouchara ■

– « la cyprine (qui) vient de ton milieu, j/e m/e liquéfie », Le C.L., p. 76 – on voit là, par exemple, que la cyprine, bien loin d'être comme dans la nouvelle d'Anaïs Nin¹³ signe de reddition, est un moyen d'échange.

Nos deux auteurs expriment avec violence leur jouissance. Elles ne laissent pas la narration de situations sexuelles étouffer l'expression de ce qui est ressenti et, rétablissant avec le personnage traditionnel, la femme traditionnellement morcelée et passive, annuler toute tentative de restituer l'intense réaction du corps entier. C'est ainsi qu'elles mettent au service d'un signifié nouveau, une forme de relation à la littérature qui ne les distingue pas en soi de leurs contemporains. C'est ainsi que le bouleversement des catégories littéraires, la méfiance à l'égard des formes préexistantes, du « je » en particulier, la mise à feu et à sang de la langue poursuivent « la révolution du langage poétique¹⁴ » en permettant l'expression, par un sujet dont l'appartenance au dit continent noir est bien affirmée, d'un plaisir puissant et lumineux, des secousses de son corps plein.

Catherine Rognon-Écarnot ■

1. Wittig, Monique. *Le Corps lesbien*. Éditions de Minuit, 1973.

2. Cixous, Hélène. *Souffles*. Éditions des femmes, 1975.

3. Cixous, Hélène. « Le Rire de la Méduse », *L'Arc*, n° 61, 1975, p. 39-51.

4. D'après le linguiste Roman Jakobson, la projection de l'axe des équivalences sur l'axe des combinaisons caractérise le langage poétique.

5. Nin, Anaïs. *Vénus Erotica*. Traduction de Béatrice Commengé. Éditions Stock, 1978.

6. Réage, Pauline. *Histoire d'O*. Éditions Jean-Jacques Pauvert, 1975.

7. Piatier, Jacqueline. « Monique Wittig, Sappho d'aujourd'hui », *Le Monde*, 13 juin 1970.

8. Josselin, Jean-François. « Lettre à Sappho », *Le Nouvel Observateur*, 8 octobre 1973.

9. Didier, Béatrice. *L'Écriture-femme*. PUF, 1981.

10. Ostrovsky, Erika. *A Constant Journey. The Fiction of Monique Wittig*. Southern Illinois Press, 1991.

11. Jean, Raymond. « Les Guérillères de Monique Wittig », *Le Monde*, 13 juin 1970.

12. Millett, Kate. *Sita*. Traduction d'Elisabeth Gille. Éditions Stock, 1978.

13. Nin, Anaïs. « Le Basque et Bijou » *Vénus Erotica* : « Le Basque s'appuya plus fermement sur les jambes tremblantes de Bijou (...) Les hommes pouvaient voir le miel filtrer entre ses lèvres », etc.

14. Titre de l'ouvrage de Julia Kristeva, paru aux éditions du Seuil, dans la collection Point, en 1974.